



L'enfant, son angoisse et son Institution

Netta Nashilevich

Le *Petit Prince*, l'œuvre immortelle d'Antoine de Saint-Exupéry, met en scène un enfant sensible, qui essaye de comprendre le drôle de monde qui l'entoure, sans l'aide d'un adulte suffisamment attentif. C'est un ouvrage sur l'angoisse de la solitude existentielle et sur le monde des objets de la Nature : un désert, des étoiles, un serpent, une rose, un mouton... Un monde de questions pointues et de réponses qui restent partielles, une quête qui n'en finit pas.

Soixante-dix-sept années plus tard, en mars 2017, un long-métrage d'animation comique, *Baby Boss*, fondé sur le livre de Marla Frazee, est sorti sur les écrans américains et a rencontré un grand succès d'audience.



Le narrateur est Tim, un enfant de sept ans qui, un beau matin, voit arriver chez lui un bébé (son frère), vêtu d'un costume d'homme d'affaires, parlant comme un adulte et qui déclare se nommer « le Boss ». Rapidement, il accapare tous les jouets de la maison et organise avec eux des réunions au but incertain. La rivalité entre les deux frères se transforme rapidement en une alliance contre la société Baby Corp., une société commerciale dans laquelle des enfants au cerveau pseudo-adulte, grâce à un « lait maternisé secret pour bébés », font tout pour s'assurer que partout dans le monde les bébés, et non les petits d'animaux, reçoivent la plus grande quantité d'amour, contrairement à ce que veut faire la société Puppy Co., là où travaillent les parents de Tim et de son petit frère, « le Boss ». Une crise éclate lorsque Baby Boss se retrouve sur le point d'être renvoyé parce qu'il n'a pas transmis suffisamment d'informations à son propre boss. Celui-ci est un personnage instable pour lequel le lait maternisé secret n'a pas fonctionné, en raison de son intolérance au lactose... Or, si Baby Boss ne reçoit pas à temps le fameux lait, il risque de perdre ses pouvoirs spéciaux et de se transformer en un bébé aussi sensible que les autres. Après maintes péripéties, tout rentre dans l'ordre. Baby Boss, avec l'aide de son grand frère, sauve ses parents et tous les autres, il reçoit de l'avancement et veut s'en aller, avant d'accepter

finalement de rester dans sa famille en tant que bébé ordinaire, c'est-à-dire sans prendre de lait maternisé secret.

Les critiques n'ont pas été particulièrement positives, mais j'ai choisi de citer ce film parce qu'il traite des objets de notre temps : Baby Boss, lait maternisé secret, intolérance au lactose, sociétés Corp. et Co. Un bébé au cerveau supérieur qui doit sauver le monde d'adultes impuissants...

Dans son article « Institution du fantasme, fantasmes de l'Institution ¹ », Éric Laurent écrit : « Il n'y a pas d'enfant seul. L'enfant va de pair avec une institution, la famille ou ce qui lui en tient lieu : le gang, la rue, la loi de la jungle, si nécessaire. Les institutions – en prenant ce terme dans l'une de ses significations, “ce qui est établi” – prennent le relai dans une multiplicité de formes aussi complexes que celles que peut prendre la famille. »

Dans « Fonction et Champ de la parole et du langage en psychanalyse ² », Lacan écrit que l'analyste doit rencontrer à sa façon la subjectivité de son époque. À quoi ressemble l'Institution de l'enfant de nos jours ? Que peut-on dire de son Autre ?

Vagues d'angoisse virale

Deux vagues d'angoisse ont récemment traversé ma ville. La première traitait d'une rumeur sur un pédophile se promenant dans un quartier. La deuxième touchait des cas d'enfants ou d'adolescents qui, déguisés en clowns terrifiants inspirés du film *Ça* ³, déambulaient dans les rues, effrayant et menaçant les enfants. Bien évidemment, ces phénomènes ne sont pas nouveaux. Mais, à mon avis, ils surgissent à notre époque d'une tout autre manière.

Dans les deux cas, ce sont des enfants qui ont « rapporté » les informations, depuis des groupes de discussion WhatsApp. Ces informations, comprenant aussi des photos, des films, des témoignages personnels et des recommandations, se sont rapidement propagées à d'autres enfants et adolescents, sans que personne ne puisse les bloquer ou les limiter. Les parents, l'école, la police et les médias n'ont été impliqués que bien plus tard. Bien évidemment, les informations officielles et vérifiées ne recouvraient pas ce qui avait été diffusé auprès des enfants. Dans le cas du pédophile, l'« enseignement » sur le signifiant « pédophile » qu'avaient reçu ces jeunes enfants *via* leurs pairs comprenait une série de photos en provenance de sites internet pornographiques. Du réel en pleine figure.

Dans une telle réalité, où donc se trouve l'Institution de l'enfant ? Peut-elle être effective à la vue de la jouissance affichée de l'Autre, non déguisée sous le sceau du symbolique ? Ma fille m'a raconté, sur un ton tristement ironique, qu'en 2016, les enfants cherchaient des Pokémons dans les rues, et qu'en 2017 ce qu'on cherche, ce sont des clowns effrayants. Plus personne ne voudra se déguiser en clown cette année à la fête de Pourim.

Dans son article « L'inconscient et le corps parlant ⁴ », Jacques-Alain Miller note le glissement du symbolique à notre époque, depuis un symbolique en tant que savoir mettant le réel en place et le soumettant à ses lois, au symbolique comme un système de semblants qui ne contrôlent pas le réel mais, bien au contraire, lui sont assujettis. Il s'agit là d'un système qui réagit à la présence incessante du réel du *il n'y a pas de rapport sexuel*. En conséquence, de nos jours, les enfants sont confrontés à une angoisse grandissante, quand

¹ Laurent É., « Institution du fantasme, fantasmes de l'Institution », *Les feuillets du Courtil*, 2002.

² Lacan J., « Fonction et Champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 197-268.

³ *Ça*, film réalisé par Andrés Muschietti, USA, 2017, adapté du roman éponyme de Stephen King.

⁴ Disponible en ligne :

<http://wapol.org/fr/articulos/Template.asp?intTipoPagina=4&intPublicacion=13&intEdicion=9&intIdiomaPublicacion=5&intArticulo=2742&intIdiomaArticulo=5>

leur Autre se transforme en un semblant branlant, peinant à être utile dans la régulation de la jouissance.

De plus, l'écart qui existe aujourd'hui entre le monde que voient les enfants et celui des adultes, et aussi entre celui de chaque enfant et des enfants en général, laisse l'enfant *tout-à-fait seul* avec une présence angoissante. Sur internet, contrairement à la télévision, il y a une tendance qui va en se développant, celle d'une transmission de contenus taillés sur mesure, personnellement adaptés à chaque utilisateur. Ce n'est pas facile d'appréhender cela, et chacun d'entre nous peut penser qu'il voit ce que tout le monde voit, comme par exemple une publicité sur Youtube, mais en fait, cela se produit de moins en moins parce que les contenus sont en fait proposés à l'utilisateur suivant ses préférences, son âge, ses domaines d'intérêt et autres segmentations ségréгатives qui sont régies en arrière-plan par des algorithmes, sans que l'utilisateur ne le sache, sur la base de données recueillies sans interruption à son sujet. Dès lors, quel dénominateur commun social subsiste-t-il encore à notre époque ?

Dans « L'invention du délire ⁵ », J.-A. Miller avait déclaré que nous étions tous délirants, que le délire était une affaire universelle du fait que l'homme est un être parlant et que le langage existe. Aujourd'hui, il semble bien que nous devons reconnaître l'existence de ce délire, qui est particulier à tout un chacun, avant même qu'on y soit confronté, qu'une incompréhension ou qu'une perturbation ne se produisent, comme histoire de parole. Il en découle que, pour parler à autrui, il faut de temps à autre fournir plus d'efforts, de temps et de renoncement. D'un autre côté, les tests et mesures objectives, et maintenant l'imagerie cérébrale, s'emploient à faire taire les tentatives d'expliquer ce qui se passe pour l'enfant dans son monde singulier, à faire taire ce qui pourrait être un symptôme ou l'expression d'un intérêt particulier.

Séduction et surveillance

À l'ère du capitalisme, les parents sont de moins en moins présents aux côtés de leurs enfants. Aujourd'hui, ce sont des moyens technologiques interactifs ou autres – très différents des anciens moyens de communication passifs, dans lesquels l'enfant ne pouvait qu'observer, écouter ou parler – qui, une partie du temps, prennent la place des parents. Les enfants d'aujourd'hui sont en première ligne du fonctionnement et de la conception de ces médias. Ils sont actifs, séparés et indépendants. Les parents ont peu de contrôle sur les actions et les utilisations que les enfants peuvent faire de ces objets technologiques.

L'impossibilité de réguler l'utilisation de ces médias nous confronte à de nouvelles expressions de la pulsion, sous la forme d'applications comme Blue Whale ⁶ ou Mariam ⁷, qui incitent les enfants à effectuer une série d'actions, notamment transférer les coordonnées bancaires de leurs parents et d'autres informations personnelles. Comment expliquer la diffusion massive de ces applications, lorsque c'est l'utilisateur lui-même qui doit les télécharger sur son téléphone ou son ordinateur ?

⁵ Cf. Miller J.-A., « L'invention du délire », *La Cause freudienne*, n° 70, 2008, p. 81-93.

⁶ https://fr.wikipedia.org/wiki/Blue_Whale_Challenge

⁷ <https://www.lorientlejour.com/article/1067560/le-jeu-de-mariam-le-nouveau-jeu-mobile-qui-inquiete-les-saoudiens.html>



En réaction, l'angoisse des parents fait émerger des solutions issues du même champ, sous forme d'applications parentales installées sur les téléphones portables des enfants. Cela a débuté par la possibilité en apparence inoffensive d'identifier l'emplacement d'un téléphone perdu, et cela a continué sur la pente glissante d'applications qui vérifient si l'enfant surfe bien sur des sites adaptés à son âge, puis qui surveillent ses allées et venues, les personnes avec lesquelles il parle au téléphone, voire même le filment ou l'enregistrent à son insu. Mais la réactivité des enfants et leur ingéniosité ne fait que confirmer l'impossibilité et l'impuissance des parents à imposer des limites à des rencontres répétées avec le réel débridé auquel leurs enfants sont de nos jours confrontés.

Bien évidemment, les nouvelles technologies se déploient également sous des versions institutionnalisées, comme par exemple dans un logiciel scolaire qu'installent parents et élèves, appelé « Feedback », qui envoie aux parents un message téléphonique et un courriel à chaque interférence ou « faute » de comportement de l'enfant – un cours raté, une mauvaise note, etc. – À mon avis, la mise en sourdine croissante des sujets au vu de la quantité d'informations qui circulent dans tous les sens conduit paradoxalement à intensifier l'ignorance et à la négation de l'espace subjectif. Théoriquement, toute la zone d'activité de l'enfant est couverte ou est censée l'être. Qu'a-t-on le droit, aujourd'hui, de ne pas savoir sur son enfant ? Quelle détresse le parent doit-il surmonter, à la lumière de l'information qui l'inonde, pour pouvoir ne pas répondre ? Quelles sont les implications de l'utilisation de ces dispositifs sur le discours parents / enfants ?

La clinique à notre époque : comment puis-je regarder et être vu ?

L'Autre de l'enfant, son Institution, tend de plus en plus à apparaître comme impuissant et démuné. Cela génère une grande angoisse à la fois pour l'enfant et pour ses parents, paradoxe de l'absence parentale et d'une présence excessive obtenue par voie électronique, comme une sorte de mécanique du regard et de l'oreille sans corps. À ce sujet, je n'ai même pas abordé les nombreux phénomènes qui touchent les nouvelles structures familiales et les changements de styles parentaux qui en découlent. Aujourd'hui, l'augmentation des exigences institutionnelles de l'école, comme par exemple le respect des normes, l'adaptabilité, comme une sorte de surmoi institutionnel suivant le commandement selon lequel l'enfant *doit correspondre*, fait surgir en réponse son lot d'angoisse et de symptômes. Ces expressions d'angoisse posent à l'analyste la question de comment se situer face à un sujet exposé à ces exigences du Maître, afin de lui permettre de faire avec sa jouissance, mais aussi faire avec le Maître contemporain de manière à ne pas être éjecté du discours.

Dans le texte d'orientation en vue de la conférence de Barcelone en 2018, « *Habeas corpus*⁸ », J.-A. Miller rappelle qu'il avait indiqué dès 2014, en tant que boussole de la clinique de notre temps, la direction du dernier enseignement de Lacan. Dans celui-là, Lacan y équipe le sujet de l'inconscient d'un corps, c'est un corps parlant. À partir de ces

⁸ Miller J.-A., « Habeas corpus », *La Cause du désir*, n° 94, novembre 2016, p. 165-170.

nouveaux usages du corps parlant, pourrions-nous devenir des destinataires pour parler de ce corps et des choix particuliers, pour atteindre par son entremise l'inconscient réel ?

Dans un article paru sur le blog de l'AMP en décembre 2016, « Desde allá, por fuera de la zona de la Akeda ⁹ », Perla Miglin se réfère aux problèmes de notre temps et à la manière dont on y vit l'impulsion. Elle suggère de se concentrer sur le mécontentement afin de découvrir le réel qui est à l'ordre du jour et cite les propos de Dalila Arpin dans son texte « Un Temps fondamentalement incroyable » : « En tant que psychanalystes, nous recevons de plus en plus de sujets qui ne croient pas en l'Autre, qui exigent des garanties, qui sont sceptiques, qui exigent des résultats. Dans le climat d'incrédulité actuel, la croyance en la psychanalyse n'en est pas exempte. Le transfert, concept-clé en psychanalyse dans la cure, n'est plus ce qu'il était [...] Depuis que nous faisons face au grand désordre du réel, les solutions contemporaines ne proclament pas l'apparition de croyances, mais la recherche de certitudes [...] c'est la recherche de certitudes qui menace le sujet. ¹⁰ »

Dès lors, quelle alternative le discours psychanalytique peut-il proposer ? Je terminerai avec une vignette clinique, tirée de mon travail au « Petit Hans », Centre psychanalytique hébreu-arabe pour le traitement des enfants et des jeunes. La mère d'une fillette de huit ans qui m'a été adressée décrit sa grande détresse et sa difficulté à faire face aux demandes agressives d'examen médicaux et de diagnostics de la part de l'école, en raison de difficultés sociales et éducatives de l'enfant. Il s'agit là de sa fille unique, qu'elle a eue assez tard, d'un homme avec lequel elle ne s'est jamais mariée, mais qui est présent dans la vie de sa fille. Avec ce père, dit-elle, elle est en désaccord total à propos de l'éducation de leur fille.

Je relèverai deux moments dans les rencontres. Premier moment : la mère se demande : « pourquoi n'étudie-t-elle pas ? », tout en refusant de « droguer » l'enfant à la Ritaline, solution préconisée par l'école. En parlant, nous avons trouvé qu'on pouvait se servir du refus du père d'emmener l'enfant aux examens médicaux, malgré le fait que la mère n'accepte pas la position du père, selon lequel « tout va bien ».

Deuxième moment : un certain assouplissement de la détresse de la mère, dans sa façon de prendre position vis-à-vis des revendications de l'école, a ouvert pour moi une voie surprenante de transfert, à savoir que la fillette a demandé à me rencontrer. Dans les deux premières séances, elle m'a alors généreusement offert quelque chose de son symptôme : « J'entends des voix ».



⁹ Disponible en ligne : <http://ampblog2006.blogspot.fr/2016/12/desde-alla-por-fuera-de-la-zona-de-la.html>

¹⁰ Arpin D., « A Fundamentally Unbelieving Time », *The Lacanian Review. Hurly-Burly*, n° 1, printemps 2016.